

Image+Nation — ... au féminin **Un quart de siècle de sorties du placard sur pellicule**

Julie Vaillancourt

Numéro 282, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, J. (2013). Image+Nation — ... au féminin : un quart de siècle de sorties du placard sur pellicule. *Séquences*, (282), 10–10.

Image+Nation | ... au féminin

Un quart de siècle de sorties du placard sur pellicule

Ce qui fait la couleur d'un festival comme Image+Nation demeure sans conteste sa célébration du drapeau irisé et des multiples réalités de la communauté LGBT et ce, par la diversité des genres cinématographiques présentés. Documentaires, fictions, drames, comédies, films pornos, d'ici et d'ailleurs, avec ou sans grand budget : tous genres se confondent afin de sortir de l'ombre et du placard de celluloid les gais et les lesbiennes. Si le festival montréalais présentait ses premières images il y a 25 ans, on constate que le cinéma à thématique LGBT se fait de plus en plus visible et diversifié, à l'image de sa communauté. Des réalités multiples, une constante demeure : la prise de parole et sa diffusion font partie intégrante de l'acceptation de soi.

Julie Vaillancourt

L'auréat de nombreux prix, dont celui de la meilleure cinématographie au Festival de Sundance, *Pariah* est l'une des rares fictions à thématique lesbienne du festival à bénéficier d'une large distribution en salles et sur DVD. Ce film met en scène une adolescente afro-américaine d'allure masculine, à la recherche de son identité sexuelle, dans un Brooklyn contemporain. Si *Pariah* est une histoire d'acceptation et de *coming out*, il esquivé les clichés habituels, avec une mise en scène subtile et poétique. Sans être un grand film, *A Perfect Ending* a le mérite de présenter à l'écran une femme d'âge mûr explorant ses passions saphiques avec une belle escorte trentenaire. Malgré une histoire rappelant ces scénarios chimériques hétérosexuels, la réalisation de Nicole Conn exhibe une sensibilité féminine aux antipodes d'un voyeurisme pornographique. Produit par la compagnie Soul Kiss Films réalisant des histoires par et pour des femmes, l'initiative demeure primordiale dans une industrie à dominances masculine et hétérosexuelle. Parlant de dominance/féminisme, Virginie Despentes, réalisatrice du très réussi et controversé *Baise-moi*, revient plus d'une décennie plus tard avec le très sage *Bye Bye Blondie*, où Frances et Gloria se retrouvent après plus de 20 ans pour consommer leur amour de jeunesse. De parcours sociaux différents, elles devront suivre le chemin de l'acceptation pour vivre leur amour au grand jour. Scénario convenu, l'intérêt du film revient au couple Béatrice Dalle/Emmanuelle Béart, au charisme évoquant Dietrich. Si les scénarios de cette cuvée sortent peu des chantiers battus, mentionnons *Mommy is Coming*, un film pornographique intelligent aux quiproquos humoristiques, avec un dénouement surprenant qui transgresse un grand tabou. Cheryl Dunye réalise un porno lesbien nouveau genre en s'attaquant aux rapports *butch/femme*, noire/blanche, ainsi qu'à la forme cinématographique avec un métissage des genres fiction/documentaire.

Avec *Lesbiana: Une révolution parallèle*, la réalisatrice québécoise Myriam Fougère documente ce mouvement lesbien marginal à travers le témoignage d'écrivaines, de philosophes et d'activistes lesbiennes, en plus d'entreprendre un voyage introspectif sur la route de ses souvenirs. De Montréal au Texas, en passant par New York, elle rencontre ces femmes qui vivent pleinement leur lesbianisme. La démarche rappelle *Quelques féministes américaines*, réalisé en 1978 par Luce Guilbeault, Margaret Wescott et Nicole Brossard (qui témoigne dans *Lesbiana*). Pour sa part, *Les Invisibles* donne la parole à des gais et à des lesbiennes nés entre les deux guerres, en France. Dans ce documentaire riche, les confessions personnelles se



Bye Bye Blondie

conjuguent avec recherche d'un langage, parfois même d'une quelconque théorisation par le vécu. Interviews à la caméra, images d'archives, mises en situation du quotidien, Sébastien Lifshitz dévoile l'intimité et l'histoire de ceux qui sont longtemps demeurés invisibles. Si tous apparaissent à la caméra, peu mentionnent leur nom : pourquoi nommer ce qui ne peut exister ? Porté à l'écran, le discours de ces homosexuels semble un processus libérateur : « Je n'ai pas de problème d'identité, je suis une fille qui aime les filles », explique une sexagénaire (voir aussi, p. 11). Si les lesbiennes âgées souffrent encore d'invisibilité en Occident, le documentaire *Children of Srikandi* expose un contexte drastiquement différent, le lesbianisme en Indonésie étant nié. De jeunes lesbiennes « guerrières » prennent la parole pour tenter de se définir et d'exister. Symboliquement mis en scène par un parallèle judicieux avec l'histoire de la guerrière Srikandi et un spectacle de *wayang kulit*, ce théâtre de jeu d'ombres renforce le symbolisme de l'image et la structure narrative. Ceci vient pallier la direction photo inégale, conséquence d'une coréalisation de huit réalisatrices dont c'est le premier film. Néanmoins, l'importance de diffuser un tel propos excuse certaines failles formelles. C'est aussi le cas du troublant documentaire *Call Me Kuchu*, récipiendaire du Teddy Award. Témoin des luttes, mais aussi du prix à payer pour les homosexuels en Ouganda, ce film rappelle l'importance de l'existence et de la diffusion des images LGBT, puis la raison d'être d'un festival comme Image+Nation.